

MARINE LETTRE

Des
chemins
qui se
croisent

ROMAN



Marine Lettre

Des chemins
qui se croisent

© Marine Lettre, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0659-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : VistaCreate

1re PARTIE

1

EMMA

— Maman, il faut que je te parle ! dit Adonis, l'air grave, le visage fermé, en rejoignant sa mère dans la cuisine.

Ce dimanche matin, Emma s'était levée de bonne heure afin de préparer un bœuf aux carottes pour faire plaisir à son fils de dix-huit ans. Surprise par le ton de sa voix, elle le dévisagea. Cela ne lui disait rien qui vaille, mais elle devait faire bonne figure pour réfréner son angoisse grandissante.

Adonis s'appuya contre le mur de la cuisine rustique, équipée de meubles en bois et d'un carrelage très ancien avec des moulures apparentes jaunies par l'usure du temps. Le jeune homme observa sa mère, qui reposait doucement le couvercle de la marmite en fonte. Il n'y avait plus qu'à laisser mijoter le plat à feu doux. Emma se tourna vers lui :

— D'accord, mais on pourrait en discuter autour d'un café ?

Adonis acquiesça d'un signe de tête.

— Allez, assieds-toi donc !

Le jeune homme saisit une chaise et s'installa face à sa mère.

Emma attrapa la cafetière encore chaude, prit deux tasses et y versa le liquide noirâtre. Elle posa la boîte à sucre au centre de la table, ainsi que deux cuillères. Elle tira une chaise pour s'asseoir à son tour. Elle portait sa robe de chambre bleue, au tissu défraîchi. La jeune femme aimait se lever à l'aube le dimanche matin lorsqu'elle était de repos. Elle pouvait ainsi préparer un bon petit plat pour son fils, qu'elle chérissait plus que tout. Il tenait une très grande place dans sa vie. Elle n'avait plus que lui. Adonis remplissait le grand vide qu'elle ressentait

dans son cœur.

Emma repoussa ses cheveux roux mi-longs, bouclés, qui tombaient en cascade sur ses épaules. Le jeune homme lui ressemblait beaucoup physiquement. Ils avaient la même teinte de cheveux et les yeux clairs. Elle était de corpulence un peu plus forte que son fils, qui avait une silhouette mince et élancée.

Adonis baissa la tête. Sa mère s'interrogea : est-ce que le patron du fast-food dans lequel il était employé en tant qu'intérimaire y était pour quelque chose ? Elle sentait bien que son fils unique était préoccupé. Adonis fronça les sourcils. Elle supposa que son contrat n'avait pas été renouvelé. Elle savait qu'il s'accrochait à son emploi comme à une bouée de sauvetage précaire. Pourtant, il détestait travailler là-bas, lui qui venait d'obtenir son CAP de cuisine par la voie de l'apprentissage. Le jeune homme avait très vite compris que sa mère ne pouvait pas assumer le financement de longues études, même s'il aurait pu prétendre à une bourse. Qu'importe, il était motivé et sa passion pour la grande gastronomie française l'avait dans un premier temps conduit à décrocher son contrat d'apprentissage dans un restaurant traditionnel, situé à cinq cents mètres de chez lui. Il y était heureux, du moins pendant les premières années, et envisageait son avenir sous de meilleurs auspices. Son chef, Henri, lui avait fait confiance et lui avait transmis des bases solides. Il croyait en son apprenti. Pour Adonis, son responsable représentait le père qu'il n'avait pas connu, et il l'idéalisait. Xavier, le fils d'Henri, qui officiait à leurs côtés, regardait cependant Adonis d'un air méfiant. Il n'était présent aux fourneaux que dans l'unique but de reprendre plus tard la gérance du restaurant, mais sans réelle passion.

Malheureusement, au cours d'un service à l'heure du déjeuner, Henri fut victime d'un infarctus mortel, dû au surmenage. Son fils reprit le restaurant à l'âge de vingt-cinq ans. Désormais à la tête de la brigade, il devint un tyran qui ne faisait pas grand-chose, hormis aboyer des ordres. Il s'en prenait à tout le monde pour un rien, et plus particulièrement à Adonis. Constamment insatisfait, il lui mettait une pression énorme, et le relégua au rang de petit apprenti débutant. Ses journées se résumaient à peler les légumes et vider les poissons, sans oublier la corvée de la plonge. Chaque jour, Adonis était à deux doigts de lâcher son poste, mais il en avait besoin pour valider son diplôme. Il partait travailler chaque matin avec la boule au ventre, mais il tenait bon. Il serrait les dents.

Le jour des résultats, le sésame tant convoité enfin obtenu, Adonis se rendit

sur son lieu de travail. Il se présenta devant son chef Xavier et lui balança son tablier au visage. Il rassembla tous ses couteaux et se précipita hors de la cuisine. Il quitta le restaurant, en plein service, avec le cœur plus léger.

Son euphorie fut malheureusement de courte durée. Il n'avait pas le permis de conduire, et dans son petit village peu desservi par les transports en commun, il n'y avait pas d'autre restaurant à moins de soixante kilomètres. C'est ainsi qu'il se retrouva dans un fast-food à quinze kilomètres de son domicile. Heureusement, il pouvait compter sur sa mère : il partait en bus et elle venait le chercher chaque soir, aux alentours de minuit. Il économisait pour se payer son permis de conduire et s'acheter une voiture d'occasion. Le jeune homme était dépendant de sa mère et il avait du mal à l'accepter.

À présent, il ne savait pas comment lui annoncer la nouvelle.

— Maman, je... dit-il en se raclant la gorge.

Emma le regarda fixement, avec un mauvais pressentiment. Lui, qui était toujours d'humeur joyeuse et arborait un sourire éclatant, venait de serrer les dents en contractant sa mâchoire. Elle ne savait pas ce qu'il voulait lui annoncer, mais elle sentait déjà des gouttes de sueur perler le long de son dos. Adonis mit quelques secondes à se décider.

— J'ai fini mon contrat vendredi.

— Ah bon, dit-elle, soulagée, pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Je t'aurais aidé à chercher un autre établissement ! Moi, je crois en toi, et ils sont bien bêtes de t'avoir laissé partir. Ne t'inquiète pas, je ne doute pas qu'un jour, tu seras cuisinier dans un grand restaurant. C'est ton rêve, alors tu le suivras.

— Maman, dit Adonis, gêné, mon patron voulait me garder, mais c'est moi qui ai refusé.

— Ah, d'accord, mais je croyais que tu voulais rester le temps de trouver quelque chose de mieux.

— Oui, c'est exactement cela, j'ai peut-être trouvé autre chose.

— Mais alors, pourquoi tu fais une tête pareille ? Tu m'as fait une de ces peurs !

Pourtant, Emma sentait que quelque chose clochait encore. Elle connaissait

bien son fils, et il était clair qu'il n'osait pas lui dire la vérité. Elle le regarda droit dans les yeux, mais il fuit délibérément son regard.

— En fait, lundi dernier, j'ai envoyé mon *curriculum vitae* et des lettres de motivation dans plusieurs restaurants dans lesquels je rêverais de travailler. Je me suis dit que c'était le moment ou jamais.

— Tu as bien fait, mon chéri ; faut la provoquer, la chance ! Tu as eu des réponses positives ? Et si c'est loin d'ici, ne t'inquiète pas : le temps que tu passes ton permis, je serai toujours là pour te venir en aide !

— Oui, j'ai eu des réponses, et j'ai trois entretiens prévus dans deux jours.

— Waouh, impressionnant ! Et bien, je vais demander un congé pour pouvoir t'accompagner. Ce sera mieux pour toi d'y aller en voiture qu'en bus.

— Non, tu n'en auras pas besoin cette fois-ci, dit-il en articulant bien ses mots, j'irai en train.

Il la fixa, attendant sa réaction, visiblement inquiet.

— En train ! s'écria-t-elle comme s'il avait lâché une bombe, mais pourquoi ? C'est si loin ?

— À Paris, lui annonça-t-il en déglutissant.

Emma faillit se trouver mal. Son cœur s'accéléra ; son souffle se coupa et sa poitrine se serra, comme si elle avait reçu une flèche. Jamais elle n'aurait pu penser que son fils poursuivrait sa vie à Paris, sans elle, à plus de huit cents kilomètres. Il venait à peine d'atteindre sa majorité, et déjà, il partait ! Elle avait passé sa vie entière à s'occuper de lui, à l'aimer, le protéger, le consoler, le tirer vers le haut. Des larmes incontrôlables naquirent dans ses yeux, ce qui attrista son fils. Il lui prit les mains et lui parla doucement.

— Maman, je comprends que tu sois triste, mais ici, je n'ai pas d'avenir. Les meilleurs restaurants sont à Paris. Et puis, tu viens me chercher tous les soirs vers minuit, tu ne peux pas te reposer. Ce n'est plus possible !

— Je comprends, dit Emma en s'essuyant les yeux, mais de là à partir à Paris... c'est loin ! Je ne pourrai plus te voir très souvent...

— Je sais bien, maman, mais tu pourras prendre l'avion ou le train. Ce n'est

pas comme si je partais dans un autre pays.... Et puis, avec le métro, je n'aurai pas de problème pour me déplacer et donc pas besoin de voiture.

— Mais tu dormiras où ?

— Je pars avec mon collègue Gabin, lui aussi veut tenter sa chance à Paris. Sa sœur habite en banlieue, à Chelles, elle veut bien nous héberger quelques jours, et après, on verra. Et puis, il faut que j'essaye, car sinon, je m'en voudrai. Je ne veux pas vivre avec des regrets. Au pire, si cela ne marche pas, je reviendrai !

Emma souhaita de façon égoïste que personne ne l'embauche pour qu'il revienne vite. Puis elle se raisonna : elle voulait avant tout le bonheur de son fils. Il ne lui appartenait pas, et il avait sa propre vie à construire.

— Et les restaurants ?

Tout à coup, le visage d'Adonis s'illumina et ses yeux brillèrent.

— Le *Jules Vernes*, le restaurant de la tour Eiffel, tu te rends compte ! Le *Pavillon Ledoyen* et le *Fouquet's*. Les deux derniers sont situés aux alentours des Champs-Élysées !

Emma venait de comprendre que son fils partait pour de bon et qu'il ferait absolument tout pour se faire embaucher. Ce n'était pas pour rien qu'il avait ciblé les meilleurs restaurants de la capitale. Elle pouvait lire sa détermination dans ses yeux. Elle devait accepter la situation, elle n'avait pas le choix. Elle tira sur le col de sa robe de chambre en frissonnant.

— Je les connais juste de nom, car j'ai vu des émissions sur Paris. Oui, ce sont de grands restaurants de renom. Je suis très fière de toi, tu as réussi à décrocher des entretiens, et ce n'est pas facile !

— J'avais envoyé mon *curriculum vitae*, mais comme je n'obtenais pas de réponse, je les ai appelés. Et je peux te dire que je ne les ai pas lâchés avant d'avoir décroché un rendez-vous ! Je les ai harcelés !

— Je te reconnais bien là, mon fils, dit-elle avec un sourire chargé de tristesse.

— Je sais ce que je veux ! Et puis, pour Paris, cela te changera, tu viendras me voir et je te ferai visiter la ville.

— Oui, mon chéri, mais on n'en est pas encore là...